Sociolinguistique diachronique romane

Michel Banniard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1000>

DOI : 10.4000/ashp.1000

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 161-164

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1000>

SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Signaux de changements langagiers dans la langue écrite.* — II. *Émergence des langues littéraires.* — III. *Périodisation en diachronie longue.*

Le séminaire a suivi les thèmes annoncés dans le programme, en alternance flexible. Dans le cas du point III, il a été longuement consacré d'une part à l'application du modèle théorique à des cas particuliers et d'autre part à l'inclusion d'une bibliographie abondante dans cette modélisation. On s'est ainsi brièvement penché (sur demande de collègues historiens) d'abord sur une inscription gravée à main levée sur une colonne sise à San Volturmo et datée des années 800 : + *Petri / me serbe / que D(eus) cuberne*, puis sur une autre, sans doute de même époque, gravée à Rome sur une margelle de puits : *Omne sitiente uenite, beuite ad aqua et si quis de ista aqua pretio tuleri, anathema sit*. Une analyse détaillée a permis de classer ce type de langue écrite sous la rubrique du protoitalien. Un autre problème (soumis cette fois par un collègue diplomate) concernait le niveau de langue d'une section de la charte de donation de saint Omer (VII^e s.) où étaient reproduits des passages de deux homélies de Grégoire le Grand. L'analyse des fluctuations de ce latin a permis d'établir d'abord qu'elles correspondent bien à celles du latin mérovingien (un carolingien ne les aurait pas inventées), ce qui valide la datation, mise en doute par certains spécialistes, et ensuite que ces fluctuations s'expliquent par une acquisition orale du modèle, conclusion confirmée par la signature du document où Omer déclare qu'il ne peut signer lui-même parce qu'il est *ab ocellis* (« aveugle » : belle attestation de l'étymon).

Dans le cadre du thème II, un ouvrage a longuement retenu l'attention : C. Ailler (éd.), *Existe una identidad mozarabe ? Historia, lengua y cultura de los cristianos de al-Andalus*, Madrid, Casa de Velazquez, 2008, 334 p. Il est évidemment impossible de relater ici toutes les discussions qui s'en sont suivies, mais il est apparu que la logique générale du volume, tout en enrichissant profondément nos connaissances par de nombreuses communications (souvent nourries d'un accès direct à la documentation écrite en arabe), aurait conduit à des conclusions mieux étayées si elles n'avaient reposé d'abord sur une approche parcellaire et surtout sur une méthode assez éloignée de la sociolinguistique, pourtant justement requise pour démêler les enjeux de ces confrontations. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on a pu ainsi lire des affirmations comme : « Vers le milieu du IX^e siècle, on constate, en effet, l'apparition d'un sentiment minoritaire chez les auteurs chrétiens de Cordoue (p. x) ». Ce n'est pas vraiment ce que disent leurs porte-paroles (Euloge et Alvare), dont les pages sont exploitées de façon lacunaire, ne serait-ce que du point de vue bibliographique. De même que penser de cette assertion (p. 212) : « Avec le débarquement des armées arabes..., la langue classique des envahisseurs pénètre d'autant plus aisément dans les couches cultivées

locales que le latin s'épuise depuis des siècles et que la structure du roman, encore hésitante et fragile, reste incomplète » ? On n'est plus en linguistique ou en histoire, mais dans le romantisme le plus pur (*À Rebours* n'est pas loin !). En outre, la masse de la cavalerie était formée de berbères qui étaient selon toute probabilité précisément romanophones, comme vient de le démontrer R. Wright, et comme l'affirme fort justement un autre auteur du même ouvrage (p. 302), ce qui prouve que les contributeurs de l'ouvrage partent de paramètres souvent peu convergents. On s'est étonné aussi de lire que le roman parlé en al-Andalous avait connu un emploi général jusqu'au x^e siècle inclus avant d'entrer en une « décadence » et une « déréliction » achevées au xii^e s. Une telle chronologie ne résiste pas à une analyse sociolinguistique sérieuse. En outre, si les travaux de Galmès de Fuentès sont bien cités, pourquoi ignorer le si important apport de L. Penarroja Torrejon, *El mozarabe de Valencia*, Madrid, 1990 ? Ses apports auraient pourtant bien enrichi et consolidé bien des points des études citées.

On a profité de ces croisements de données pour s'essayer à ce qui manque fort à ce type de volume, un schéma modélisateur, fait du point de vue précisément de la sociolinguistique diachronique. Il engendre un schéma historicisé de ce type applicable d'abord aux grands centres urbains conquis par l'Islam :

A) v^e s., latinophonie 2 : acrolecte, latin littéraire // latin parlé tardif 1 ;

B) viii^e s., romanophonie 1 : acrolecte, latin écrit // protoroman (roman parlé dialectal) ;

C) ix^e s., A] arabophonie : acrolecte arabe, arabe littéraire (*fusha*) // arabe parlé dialectal,

B] romanophonie : roman parlé refoulé au profit du latin reclassifié ;

D) ix^e/ x^e s., constitution du paradigme à 4 éléments : acrolecte arabe // dialectes arabes # acrolecte latin // dialectes romans ;

E) x^e s., résolution du conflit : l'acrolecte arabe prend la place de l'acrolecte latin : les dialectes romans n'ont plus d'acrolecte.

Dans le cas du thème I, on a repris dans les perspectives adoptées précédemment à propos du matériel non littéraire, essentiellement les chartes, les enquêtes engagées : chartes catalanes des ix^e-x^e s., italiennes (viii^e-ix^e s.), mérovingiennes, carolingiennes. Les éditions des *ChLA*, si précieuses parce qu'elles donnent accès aux originaux, ont été privilégiées. La typologisation en cinq niveaux de langue, construite à partir des chartes carolingiennes de 750-800 (cf. les rapports des *Annuaire*s précédents), a été testée. On a alors descendu un peu dans le temps pour ouvrir les volumes des *ChLA* publiés par H. Atsma et J. Vezin, *Les plus anciens documents originaux de l'abbaye de Cluny*, t. 1-3, Turnhout, 1997. Bien qu'il ne s'agisse pas toujours d'originaux, les éditeurs remarquent à juste titre qu'il s'agit de copies fidèles, notamment parce que les « fautes » de langue auraient été inévitables après coup (même argument – fondé – que dans le cas de la donation de saint Omer). Cela a été l'occasion de replacer ces documents dans l'histoire de Cluny et des Gulhelmides en suivant les ouvrages de C. Laurenson-Rosaz et de D. Iogna-Prat, en tenant compte du nouvel ordre féodal en voie d'installation, avant de préciser le cadre de la temporalité langagière (zone frontière à bien des titres, en diachronie avec l'émergence de la romanophonie et en synchronie avec l'apparition des isoglosses oc/oïl, les parlers auvergnats et les parlers

morvandiaux ayant fait l'objet de cartes détaillées dans les *NALF*). Ces documents parcourent en effet une gamme de niveaux de langue étendu. La charte de donation qui fonde le site en 910, par exemple, presque entièrement rédigée en un latin de niveau 4-5 (autrement dit de type « alcuinien »), est évidemment réservée à l'usage du petit cercle des professionnels latinistes. Mais les chartes de donation « ordinaires » offrent un visage bien plus fluctuant et le séminaire a été consacré alors à leur identification typologique. La charte 1 (880, donation) offre des énoncés comme : ... /02/ *cedimus atque donamus uobis* /03/ *res que in falcidia nobis reseruatum abeamus, oc est quarta porcio secundum legem nosttram romanam : de ipsas* /04/ *res de ipsa falcidia siue quarta porcione quot superius diximus, tres parrtes uobis cedimus et quarta par* /05/ *te in falcidia nostra reseruamus : qua sunt sitas in pago Vienense...* La charte 32 (t. 2), donation, présente des séquences comme : *Infra istos terminos la una medietatem uobis donamus...* La 72 (t. 3), concession d'un *castrum*, autrement dit un fief (Debax) à un *miles*, donc un chevalier (Duby), ouvre sur une déclaration de niveau 3 ou 4 pour aboutir à une formule de malédiction en langue bien plus moderne. Il s'agit des éventuelles tentatives de s'approprier le fief : /12/ *si quis homo...supradictas res invadere aut calumniare uoluerint* [niveau 2]...*ueniantque super eum omnes maledictiones quas habet scrtas vetus et nouum testamenntum* [niveau 1]. On voit en particulier apparaître *calumniare* avec le sens proprement féodal de l'AFC « challengier ». On est entré dans le détail compliqué du statut oral de ces écrits (relation graphie/phonie) pour conclure d'une part dans le sens d'une convergence structurale forte avec les fluctuations de langue des chartes italiennes et d'autre part à l'élaboration en cours de l'acrolecte du français juridique à venir.

Précisément dans le cadre du thème II, on est revenu aux processus de restructuration du vers dans l'évolution qui a conduit du vers à structure quantitative de l'époque latine classique au vers à structure rythmique du HMA. On a tout d'abord retracé les modèles proposés pour la permutation des traits définissant les frontières de vers et les unités de mesure qui les rendent perceptibles dans la linéarité orale (cf. les comptes rendus des *Annuaire*s précédents). Puis on a scruté les éléments qui bâtissent le schéma rythmique de poèmes récemment publiés, comme *Arbor natus in paradiso*, dans F. Stella, *Corpus rythmorum musicorum saec IV-IX., Canti di tradizione non liturgica*, Florence, 2007, p. 105-117. Ce joli texte appartenant à la tradition de la déploration du péché d'Adam et Ève a été composé vers 650 sans doute à Corbie, dans le cercle de l'abbé Théofrid, devenu plus tard évêque d'Amiens. Il a nous est parvenu dans deux copies d'époque carolingienne auxquelles, ce qui augmente évidemment son intérêt, a été ajoutée une notation musicale sous forme de neumes, signe d'un emploi effectif dans la récitation publique (monacale ou ecclésiale). L'étude livrée par les éditeurs (S. Barrett et D. Vitali), ne met pas suffisamment en valeur le caractère remarquable de la langue : non seulement elle relève du *sermo humilis*, apte à la communication verticale (simplicité, linéarité, répétitions...), mais elle révèle une structure très évolutive comme on l'attend d'une langue en prise sur la parole commune (latin parlé tardif de phase 2 engagé dans la métamorphose finale vers le protofrançais) : *unde Adam pumum gustauit mortem consummauit... // De uno ligno unde gustauit mortem submutauit... // tulerunt mihi una casta miserunt in Euam...* Les Vies de saints et les chartes contemporaines offrent des passages rédigés dans le même registre langagier,

compromis élégant entre une graphie conservatrice et un phrasé évolué. La corrélation avec la parole du VII^e siècle une fois bien établie, on a lors étudié de près la structure de ces vers du point de vue rythmique. Leur disposition graphique les rend remarquables parce qu'ils sont présentés en deux groupes de mots légèrement distingués par un blanc. Le rythme est donné par les accents étymologiques (en général stables du latin au roman), ce qui a conduit à des suites de ce type (les majuscules signalent les syllabes toniques), par exemple à la strophe 2, vers 4 et 5 (comptés en continu depuis le début du poème) : *BEne nos conIUNxerat Deus...AMbos in paraDIso // QUANdo Eua me CircumUEnit...PROPTer unum LIGnum*. On obtient ainsi pour la strophe 1, d'abord deux vers longs (15 syllabes) formés de deux hémistiches inégaux ; puis deux vers courts (8 syllabes) en continu. Les vers 1 et 2 comptent 3+2 syllabes toniques et se terminent sur un paroxyton. Les vers 3 et 4 comptent 3 syllabes toniques, clos par un paroxyton. On a ainsi scruté la totalité du document, et constaté que ce schéma change un peu par la suite, sans pouvoir attribuer ceci à la volonté du compositeur ou à l'état de la tradition manuscrite. On s'est évidemment appuyé pour caractériser ces vers sur les travaux fondamentaux de D. Norberg et de P. Bourgain. Cela a permis (après des évaluations compliquées) de proposer une lecture qui renvoie ce rythme à ceux, bien connus, de trochée et d'iambe : évidemment il s'agit d'équivalents où toute syllabe tonique est comptée comme un temps fort (une « longue ») et inversement, avec la particularité que le temps faible peut compter plusieurs syllabes atones (c'est la règle de l'anacruse précisément installée en vers du vieil haut allemand). On obtient alors des séquences de type : *Vnde* (Tr) / *Adam* (Tr) / *pumum gus* (Tr) / *tauit* (Tr). Dans ce domaine du Nord de la Gaule, en interaction forte avec le monde (langue, culture, mentalités) franc depuis des siècles, de telles propositions paraissent au fond plutôt attendues. Ce vers long, déroulé en deux segments inégaux et décroissants, fortement rythmé, est au carrefour de la tradition latine héritée, de l'invention romane émergente (le premier vers d'oïl est rythmique) et de l'évolution germanique. C'est bien sur ce dernier rapprochement que s'est terminé ce thème (et le séminaire) en mettant à plat en parallèle le système rythmique du *Ludwigslied*, d'après les indications de W. Haubrichs.